

Ebola (1,80 m): un guerrier invincible, bardé de systèmes de défense

DOUBLE VIE

Le plasticien
Pascal Le Ménager,
passionné d'instruments
chirurgicaux, partage sa
vision du monde
médical par le biais
de ses sculptures. Une
démarche surprenante.

Par Sabine Ferrand

Comment réalisez-vous vos sculptures?

Je sculpte essentiellement à l'aide d'instruments chirurgicaux détournés, transformés et soudés. Je les récupère auprès d'hôpitaux ou de sociétés, pour leur donner une seconde vie. Les sculptures qui naissent de cette métamorphose représentent des scènes de vie, des personnages du milieu hospitalier, une maladie, ou parlent d'une façon de soigner, si possible avec humour.

Quel lien entretenez-vous avec le monde médical?

Un lien très étroit. Depuis plus de trente ans, je travaille à temps plein en tant que technicien bio-médical dans un hôpital en France. J'entretiens les dispositifs médicaux de réchauffement destinés aux unités pédiatriques ou néonatales et cela faisait longtemps que je voulais parler de l'hôpital, sans passer par un blog. Alors, je sculpte le soir ou les week-ends, ou pendant mes congés parce que j'en ressens la nécessité. C'est un peu ma deuxième vie et c'est ma façon de transmettre ce que j'ai à dire.

Pourquoi avoir choisi la sculpture?

J'ai choisi de sculpter, parce que je sais souder et que je ne sais pas peindre. Mais aussi parce que, tous les jours, je vois des instruments chirurgicaux partir au rebut. Le grand public voit rarement de près ces instruments et mes sculptures tentent de les lui faire découvrir avec moins de froideur que dans une salle d'opération. Ma démarche n'est pas si différente que cela de celle des artistes de *street art* qui, eux, affichent leurs messages sur les murs de la ville. Moi, je ne cours pas assez vite, alors j'utilise des instruments détournés pour parler du monde médical et de la vie.

C'est plutôt de l'ironie ou de l'humour?

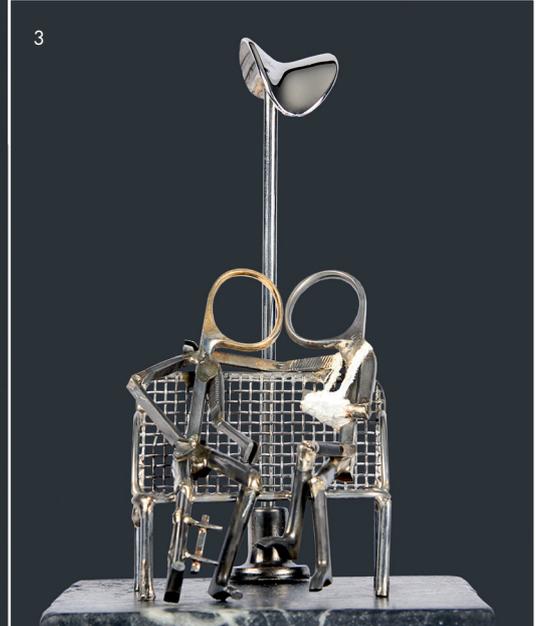
Un peu des deux et parfois même un peu de causticité, car je ne suis pas toujours en accord avec notre monde. Mais le but de ces sculptures est avant tout d'amuser les gens ou de les interpeller, de les faire réfléchir sur une idée traitant du monde de l'hôpital. Un jour ou l'autre, on est tous concernés par la maladie, mais cela ne doit pas nous empêcher de chercher et de trouver un peu d'humour.

Comment surgissent vos idées?

Elles peuvent aussi bien venir de l'objet, de sa forme particulière ou d'un événement. Par exemple, quand je regarde une pince chirurgicale, cela me fait immédiatement penser à une danseuse, mais aussi à une infirmière. Parce que comme la danseuse, l'infirmière doit faire des prouesses, tout en gardant le sourire! C'est l'idée que j'ai voulu transmettre dans la sculpture *Magic Sisters*. Alors que pour la sculpture *Ebola* qui mesure 1,80 m, c'était différent, je l'ai réalisée avant l'épidémie actuelle. Je m'étais souvenu à quel point en 1976, j'avais été touché par la toute-puissance de ce virus. C'est pour cela que je l'ai représentée comme un guerrier invincible, une sorte de samouraï, bardé de systèmes de défense imparables.

La sculpture des amoureux parle aussi de l'hôpital?

En un sens, oui. Elle fait référence aux bancs qui autrefois étaient disposés à l'extérieur ou à l'intérieur des hôpitaux et où les gens passaient un moment, se rencontraient. C'était plus poétique. Aujourd'hui, les hôpitaux ressemblent à des centres commerciaux avec des magasins pour rentabiliser le lieu. C'est dommage car par ailleurs, il y a des restrictions de postes.



1: LEM (40 cm), 2: Magic Sisters (25 cm), 3: Les amoureux (25 cm)

Pourquoi ne pas imaginer un endroit rempli de plantes, de bancs, un peu comme une serre, ou un centre de loisirs, avec un bassin?

Vous regrettez l'hôpital d'avant ?

Parfois, oui. Aujourd'hui, même dans les hôpitaux publics, nous sommes trop préoccupés par le rendement. C'est vrai que la situation est difficile et on ne parle que de restrictions. Mais est-ce une raison pour ne penser qu'à l'argent et à la rentabilité? Cela engendre parfois une façon de travailler moins humaine qu'avant, moins tournée sur le confort des malades, que l'on soigne parfois comme on fabrique une voiture, à la chaîne.

Pourquoi réaliser ces sculptures maintenant ?

Cela fait plus de trente ans que je travaille dans un hôpital et dans mon métier, je dois faire preuve de rigueur, en suivant de nombreuses contraintes. Quand je sculpte, je suis libre de créer. La sculpture, c'est ma bulle d'oxygène et grâce à elle, je peux rencontrer des gens dans un tout autre contexte. C'est aussi ce qui me pousse à continuer. Mais surtout, comme dit l'auteur et explorateur Patrice Franceschi, «après 50 ans, c'est la dernière ligne droite».

Autant dire, si l'on ne veut pas avoir de regrets, c'est à ce moment-là qu'il faut réaliser ses rêves.

Exposez-vous ailleurs que dans le monde médical ?

Oui, j'expose surtout dans des salons car j'aime avant tout rencontrer des gens, voir leurs réactions, discuter de leur compréhension, les entendre rire ou critiquer. Certains achètent, d'autres pas, ils sont libres, tout comme moi. ■

Pour en savoir plus: www.arhtransition.fr

APRÈS 50 ANS, C'EST LA DERNIÈRE LIGNE DROITE. SI L'ON NE VEUT PAS AVOIR DE REGRETS, C'EST À CE MOMENT-LÀ QU'IL FAUT RÉALISER SES RÊVES.
